

"LE MEILLEUR" 1974

Le Meilleur 19 janvier 1974 (part 01)

UNE ENQUÊTE
DE
MICHEL BRUNET

Les bobards

30 octobre 1938. Il était sept heures et quart du soir. Un brouillard tenace enveloppait New York depuis le début de l'après-midi et donnait un aspect nocturne à ce coin paisible du « Bronx » où les Smith avaient leur appartement. Jeremy et Ethel Smith, petits bourgeois américains tirés à des millions d'exemplaires, menaient une vie réglée. Pour eux, c'était l'heure du « dry » en attendant de passer à table. Autre rite, on tournait le bouton de la radio.

L'émission avait commencé, comme à l'ordinaire par les nouvelles du jour que les Smith écoutaient avec la quotidienneté. In d i f f é r e n c e quand, brusquement, le speaker s'interrompt. Sa voix s'altère, s'essouffle sembla-t-il :

« Mes chers auditeurs, excusez-moi. Il vient de m'arriver une nouvelle si extraordinaire, si effrayante, si dramatique que je ne puis vous la communiquer avant d'avoir une confirmation formelle. Déjà nos reporters sont sur place. Dans quelques minutes, or chaque minute compte si c'est vrai, nous serons en mesure de vous donner plus amples informations. Surtout, ne quittez pas l'écoute, il y va peut-être de votre vie. Que dis-je ? de votre vie... de celle de l'Amérique, du genre humain tout entier... »

Cette fois, l'attention des Smith est captée. Mieux que cela, Jérémy a légèrement pâli. Que peut-il se passer de si grave, de si menaçant, dans cette Amérique prospère et puissante où chaque citoyen a son destin tracé et sa promotion garantie.

CE QUE JE VOIS EST EFFRAYANT...

Il y eut quelques minutes de suspense, puis la voix du speaker retentit, altérée par l'angoisse :

« Mes chers auditeurs, notre reporter qui s'est rendu sur les lieux, vous parle en direct. Préparez-vous à une révélation stupéfiante. »

Le correspondant prenait aussitôt le relais.

« Je suis depuis quelques minutes quelque part dans New-Jersey. Ce que je vois, j'ose à peine le décrire. Bien que je sois dissimulé, il j'ignore tout mon cou-

temps je pourrais continuer ce reportage. Des êtres étranges, monstrueux, n'ayant rien de commun avec aucune créature terrestre et équipés de machines inconnues, ont envahi avec une rapidité vertigineuse ce quartier que vous connaissez tous. »

Mme et M. Smith se regardèrent. Le « dry » ne passait plus.

— « Jérémy... gémit Ethel, est-ce possible... »

Le poste enchaînait :

« Dans la maison d'où nous a téléphoné l'informateur, je n'ai trouvé qu'un cadavre brûlé. Il tenait encore l'appareil à la main. Mais, maintenant, les lignes téléphoniques sont coupées partout. Les poteaux brisés jonchent le sol au milieu d'un fatras d'arbres et de maisons abattus par des engins d'une force invincible. La raffinerie de Newark a été incendiée et c'est à la lueur des flammes que je peux voir le spectacle le plus terrifiant qu'aucun homme n'ait jamais contemplé... »

...Si je devais comparer les envahisseurs à un animal connu, je choiserais l'ours seulement à cause de sa stature massive et de sa façon un peu lourde, mais sûre de se déplacer. Comparaison relative, d'ailleurs. Ceux que j'ai pu voir, sans qu'heurusement, ils m'aperçoivent, montraient sur un corps, dont la peau semblait faite d'une sorte de tissu métallique, une tête triangulaire dont la face s'ornait de deux énormes lentilles circulaires qui

LES MARTIENS DÉBARQUENT... ORSON WELLES DEVIENT CÉLÈBRE EN SEMANT LA PANIQUE A NEW YORK

étaient des yeux. Pas de nez : des trous au-dessus de ce qu'on n'osa nommer une bouche : un orifice aux lèvres énormes, bavantes, en forme d'accent circonflexe, donnant à cette trogne un aspect infernal... »

« Selon toute vraisemblance, nos terribles visiteurs sont des martiens. A l'époque où nous sommes, la planète Mars, la seule que l'on présumait la plus susceptible d'être habitée, n'est qu'à 36 millions de kilomètres de

DES MARTIENS...

notre terre. Or, depuis quelques jours, les objets brillants que l'on avait pris pour des météorites, étaient apparus dans la lunette des astronomes de plusieurs observatoires allemands et américains. C'étaient en réalité, ces fantastiques véhicules interplanétaires dont la masse sombre se détache sur le paysage de désolation que j'ai sous les yeux.

Figurez-vous des cylindres de la dimension d'une tour, dont le sommet est un dôme scintillant au-dessus duquel des sortes d'antennes vibrent sans arrêt, produisant des étincelles fulgurantes. Les parois de ces dômes s'ouvrent pour laisser passer leurs occupants ou leurs machines dont je ne saurais définir quelle énergie formidable les fait mouvoir. L'une d'elles, haute de plusieurs mètres, vient de passer devant moi. Elle se dépla-



La police militaire avait dû intervenir pour endiguer la panique

ce par saccades, non sur des roues, mais sur des sortes de pieds colossaux. Ils le font avec une rigueur et une précision inexorable et rien ne peut entraver leur marche. Les plus gros arbres sont brisés comme des épis de blé. Les maisons pulvérisées. Les obstacles franchis sans effort apparent. Derrière, comme à la

suite de chars d'assaut, les martiens parachèvent l'œuvre de destruction. Une intelligence démoniaque préside à cette invasion, car il est certain qu'en très peu de temps, les humains qui auraient été susceptibles de donner l'alerte ont été exterminés. Je suis la seule vie humaine dans ce secteur. Je ne sais combien cela

durera. Je restera tant que je pourrai, espérant que mon appel a déjà été entendu des autorités.

Mais, que pourra-t-on faire contre de tels ennemis, de tels engins, une telle volonté ?... »

Les Smith n'avaient pas attendu la fin de cette saisissante tirade. Ils n'avaient pas même été